

cuisiniers et tapissiers trouvèrent emploi : ceux-ci pour approvisionner le souper, ceux-là pour le faire cuire, les autres pour préparer la chambre à coucher. Une magnifique outarde rôtie fit les frais du repas ; un bon lit de fleurs et d'herbes sèches eut pour garniture le ciel bleu et les arbres verts.

XVII

UNE PANIQUE

Chaque nuit, à tour de rôle, l'un des amis faisait sentinelle pour la sécurité du petit camp.

Cette nuit-là Criquet prenait la faction vers minuit, il relevait von Ruff, avec lequel il était devenu bon camarade, sans pourtant s'être expliqué définitivement.

Ce dernier, en lui transmettant la consigne, lui fit part d'un bruit insolite qu'il avait cru percevoir. Criquet envoya son ami... coucher.

Mais à peine était-il seul, qu'il lui sembla entendre un bruit, un souffle dans le feuillage. Il écouta avec une attention soutenue.

— Oh ? là là ! dit-il, nous sommes peut-être guettés. Ah mais, éveillons le général ! Et ! si je donnais fausse alerte ! pas de bêtises. c'est pas le moment. Écoutons. Eh parbleu ! certainement que ça bouge. je viens d'entendre le bruit sec d'une branche, c'est dans cette direction-là, pas autre part. Qu'un seul avance donc, de celui-là je fais mon affaire. D'abord mettons-nous bien sur la défensive. Tonnerre ! oui, ça bouge dans cet arbre, on n'y voit goutte dans ce satané pays. Où diable est donc fourrée la lune ?

A peine achevait-il ces mots, qu'il entendit distinctement un bruit étouffé, puis un cri perçant, farouche.

— Aux armes ! cria-t-il, aux armes !

« M.... ! nom de..., nous sommes cernés ! »

Sa voix se perdit dans un mélange épouvantable de cris, de hurlements, de mots lugubrement incompréhensibles, de bruissements dans les arbres.

— Du calme ! A mon commandement ! cria Henri subitement réveillé. En cercle auprès de moi, dit-il en cherchant à découvrir l'ennemi.

Comme il parlait, un corps vint lui frapper le visage ; d'un mouvement brusque il le saisit, un cri semblable à ceux qui remplissaient l'espace retentit sous son étreinte

— Oh ! s'écria Henri, c'est un oiseau ! Oh ! c'est un perroquet. Oh ! Criquet !

— Un perroquet ! répétèrent trois voix sur trois intonations diverses de fol étonnement. Un perroquet !

— Oui, mes amis, et la bête me mord jusqu'au sang.

— Oh ! s'écria Paul. Criquet, tu es déshonoré. Un perroquet, il a eu peur d'un régiment de perroquets !

— L'erreur est excusable, remarqua Henri. Ces oiseaux étaient là en bande ; leurs cris sont réellement effrayants et ont quelque analogie avec des voix.

— Non ! non ! Criquet ! Criquet ! ricanait Paul.

— Je m'explique cette alerte, fit von Ruff qui avait réfléchi. Ce bruissement que j'entendais était sans doute celui d'un chat-tigre ou plutôt, vu la légèreté, le peu de consistance du bruit, celui d'un chat sauvage en chasse. Ces perroquets, qui vivent ici par bandes, dormaient ; l'un d'eux, saisi par le félin, a jeté l'alarme, et de là vient ce vacarme infernal.

— Mais pourquoi ces vertes bêtes n'ont-elles pas signalé leur présence lors de notre apparition ? s'écria Criquet.

— Pourquoi ? Mais parce qu'alors elles ne dormaient pas, qu'elles nous ont aperçus, qu'elles se sont jugées assez éloignées de nous pour ne pas craindre de danger, et que le soir venu elles se seront silencieusement réunies et endormies.

— Tout cela ne prouve pas que Criquet n'a pas eu peur, s'écria Paul.

— Comment pouvais-je savoir cela, moi ? répondit Criquet un peu démonté.

— En effet, vous ignoriez sans doute que le perroquet, même à l'état sauvage, a le vol pénible et se sauve difficilement ; ce qui a fait dire à certains voyageurs que cet animal n'est qu'à demi-sauvage et se laisse facilement aborder. J'avais eu l'occasion, dans la journée précédente, de faire mes remarques et d'en tirer les conclusions dont je viens d'avoir l'honneur de vous faire part. J'ajouterai pour surcroît de preuves que, même privé, le perroquet reste sauvage et méchant ; mais tout le monde connaît cette particularité.

— Où est notre guide ? demanda tout à coup Henri.

— Le guide ! l'agent de Calao ! le peureux ! exclamèrent Paul, Criquet et von Ruff.

— Il a disparu, observa Henri. Serait-il traître ?

— Je ne veux point le disculper de trahison, s'écria von Ruff ; mais j'affirme que la peur seule a pu le faire fuir. Il a cru, comme nous, être menacé par Calao et sa bande, et la frayeur lui a donné des ailes ; ceci vient corroborer mes premières déductions : le nègre est essentiellement poltron.

— Et Criquet aussi, dit Paul.

— Moi ? Eh bien, tout brave que vous soyez, je vous mets au défi de me suivre.

— Où cela ?

— Faire immédiatement le tour du bois, sans armes ni...

— Je vous le défends formellement ! s'écria Henri. Paul plaisante, vous le savez bien.

— Oh ! Criquet, mon bon camarade, tu prends mes paroles au sérieux, je n'aurais pas cru cela de toi.

— Je ne veux pas que l'on rie de moi, dit Criquet près de se fâcher et aussi de rire.

— Je me tairai, monsieur de Spiegler, repartit Paul.

— Allons, pas d'aigreur, risposta Henri ; donnez-vous la main et que chacun reprenne son poste.

— Criquet, répliqua Paul, j'attends ta revanche.

— Vous l'aurez, je le promets, et ce, avant de vous rendormir.

— Notre guide disparu ne constitue pas une perte pour nous, dit Henri après un instant de réflexion ; il ne pouvait que nous aider à suivre la piste, nous nous passerons de lui.

— Je regrette sa présence, fit von Ruff, parce qu'il me sera bien difficile de savoir le nom des villages que nous rencontrerons en route.

— En voilà une perte ! Le nom d'un village du fond de l'Afrique importe peu aux lecteurs de votre futur livre.

— Ces noms sont d'une importance capitale. Comment voulez-vous suivre une route sur une carte sans noms ?

— Eh bien, vous vous tirerez d'embarras en disant que dans ces pays il n'y a pas de poteaux indicateurs le long des routes, et que les trois quarts du temps les indigènes appellent leur village : « chez eux, » et les villages d'autrui : « chez un tel ».

— Cela pourrait bien être une vérité, sir Albéric. Jadis nombre de villageois ignoraient le nom des villages situés à plus de dix lieues

du leur. J'ai même remarqué que le même village, le même fleuve, le même lac et la même mer portent plusieurs noms, suivant que l'explorateur l'a appris de telle ou telle peuplade.

— Oh ! exclama tout à coup Paul en se retournant vivement pour frapper un chien qui venait, en aboyant, de lui saisir le mollet.

— Quittes ! fit Criquet en se relevant ; le chien c'est moi, et vous êtes le bœuf.

— Parbleu ! voilà une blague bien spirituelle, fit Paul vexé. Faire ce que tous les gamins de la rue font, en imitant les roquets ; elle est belle, la revanche !

— N'empêche que vous avez eu peur et que nous sommes quittes.

— Allons, grands enfants, allez dormir ! fit Henri en souriant.

Dix minutes après, Criquet veillait pour ses amis livrés au sommeil.

XVIII

UNE MARTYRE

Pendant que nos amis dorment allons au camp des démons, nous y trouverons une ange. Catherine est là.

Elle gémit. Elle se meurt.

Son abondante chevelure tombe en désordre sur ses épaules à peine couvertes. Ses joues sont amaigries, pâlies, ses beaux yeux sont voilés, ses paupières sont bistrées. Ce n'est plus Catherine, c'est son ombre. Ce n'est plus une femme, c'est une martyre. Le désespoir la consume. Son cœur est triste comme la tombe. Elle se meurt, son âme ne vit que de souvenirs.

Elle est assise sur un colis, un négrier la garde. On lui a disposé un abri sous un arbre.

Calao vient à elle, il la contemple, non, il l'inspecte. Il fronce le sourcil, elle demeure immobile.

— Chère enfant, dit le bandit d'une voix mielleuse, pourquoi vous lamenter ainsi ?

Pas de réponse.

— Vous refusez toute nourriture, vous voulez donc mourir ?

— Laissez-moi m'éteindre paisiblement, misérable ?